

Jean-Jacques, l'anti-moderne

... Gérard Joulé, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Il est difficile de parler avec justesse de Rousseau, car il y a, d'une part, ce qu'il a laissé, et qui est souvent contradictoire (disons entre le Rousseau législateur et le Rousseau rêveur et promeneur solitaire), et d'autre part, il y a l'influence qu'il a exercée et qui l'est tout autant. La souveraineté populaire, en a-t-on assez glosé ! Or les trois formes de démocratie que nous connaissons, la parlementaire, la nationaliste et la communiste internationaliste, peuvent se réclamer à bon droit, surtout les deux dernières, de sa pensée. Car il n'est pas certain, pour ce qui est de la première, grosso modo la nôtre, que celui qui avait les yeux tournés vers Sparte plutôt que vers Athènes, que celui qui avait condamné avec autant de sévérité les arts, les sciences et les spectacles, lui, le citoyen genevois, le vertueux républicain, l'homme des petites cités patriotiques, qui aimait les danses villageoises et les défilés militaires comme il y en avait à Sparte, se serait reconnu dans notre société mondialiste.

C'est pour ces raisons et pour bien d'autres que nous avons donné à notre article le titre qui peut paraître paradoxal d'*anti-moderne*, mais qui, à la réflexion, comme nous allons tenter de le démontrer, se justifie pleinement.

Un réactionnaire

Anti-moderne, Rousseau l'est, et réactionnaire ô combien ! Si par réactionnaire on entend quelqu'un qui est opposé à l'esprit de son temps et qui tend à revenir à des formes antérieures ou plus primitives d'organisation sociale. Ne fallait-il pas être réactionnaire pour s'opposer en plein XVIII^e siècle, d'une part à la tradition millénaire de la monarchie chrétienne et catholique dans un pays comme la France, et de l'autre au libertinage, au matérialisme philosophique et au cynisme de la bourgeoisie montante, qui avait pour maîtres Holbach, Helvetius, Condillac, La Mettrie, Condorcet, voire Voltaire ?

Anti-chrétien d'une part et anti-philosophe de l'autre, Jean-Jacques veut revenir à Sparte, objet de ses amours, et à la Rome républicaine. N'est-ce pas Saint-Just, son disciple, qui déclarait : « Le monde est vide depuis les Romains » ? Mais donnons-lui la parole.

Dans son *Discours sur les sciences et les arts*, Athènes, la parisienne, et sa civilisation reçoivent ses foudres genevoises : « Oublierai-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses lois, cette république de demi-dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus semblaient supérieures à l'humanité ? O Sparte, opprobre éternelle

Année
Rousseau

d'une vaine doctrine ! Tandis que les vices conduits par les beaux-arts s'introduisaient ensemble dans Athènes, tandis qu'un tyran y rassemblait avec tant de soin les ouvrages du prince des poètes, tu chassais de tes murs les arts et les artistes, les sciences et les savants ! »

Platon ne parlait pas autrement. Ni les Pères de l'Eglise ni les Messieurs de Port-Royal. Il est intéressant de constater cette convergence de vues entre des écoles de pensée que tout oppose.

La démocratie autoritaire

Le *Contrat social* est tout inspiré de Lacédémone. La Révolution française, que les philosophes n'ont sans doute pas voulue, que le XVIII^e siècle n'a sans doute jamais sérieusement désirée, est cependant bien la conséquence, et la conséquence inévitable dans l'ordre des faits, de la révolution qui s'était opérée dans les esprits. La Révolution française portait dans ses flancs toutes les autres. Elle portait la démocratie qui n'est pas un régime stable mais un bouillon de culture pour le communisme comme pour le fascisme, pour les idées libérales et bourgeoises comme pour les idées communistes, pour la dictature d'un homme aussi bien que pour celle du prolétariat. Le *Contrat social* contient en effet la démocratie, avec son point de départ individualiste et son point d'arrivée étatiste, avec son double potentiel socialiste et nationaliste.

Rousseau part de son hypothèse fondamentale : l'état de nature. Les hommes sont faits pour vivre à l'état de nature (ce qui, traduit en langage théologique, pourrait désigner l'état avant le péché). Mais, dit Rousseau, « il arrive un moment où les obstacles qui nuisent à sa conservation dans l'état

de nature, l'emportent par leur résistance sur les forces que chaque individu peut employer pour se maintenir dans cet état. Alors cet état primitif ne peut plus subsister. » Il faut trouver une forme d'association qui défende et protège la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéit pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. Le contrat social est la solution. Par ce contrat initial, chaque membre s'allie avec tous ses droits, tous ses biens à la communauté. De là naît un corps collectif, un pouvoir politique : l'Etat. Ce corps a une âme : la volonté générale. Cette volonté est ordonnée au bien commun. Ce bien commun est plus que la somme des intérêts particuliers. Rousseau d'ailleurs ne distingue pas le bien et l'intérêt, ce qui n'est pas la même chose, car un intérêt, même général, peut être contraire au bien commun.

La volonté générale est absolue. Qui-conque refusera d'y obéir, y sera contraint par tout le corps. Et Rousseau ajoute cette formule toute jacobine : « Ce qui ne signifie autre chose qu'on le forcera d'être libre. » Autrement dit nous avons la démocratie autoritaire, source de l'étatisme. L'Etat, dès les premiers chapitres du *Contrat social*, commence d'absorber l'individu. La volonté générale est infaillible, le peuple souverain également.

Dans cette hypothèse disparaît tout naturellement la distinction que faisait le christianisme entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, l'autorité de César et celle de Dieu. Rousseau en est d'ailleurs si conscient qu'il intitule le dernier chapitre de son *Contrat social* : *De la religion civile*.

Eglise - Etat

Ce chapitre est un réquisitoire contre le christianisme. Un chrétien ne saurait être un bon citoyen car il sert deux maîtres, celui de la Terre et celui du Ciel, et parce que le christianisme est une religion d'esclaves (Nietzsche le redira). « Une société de vrais chrétiens ne serait plus une société d'hommes libres... le christianisme ne prêche que servitude et dépendance. Son esprit est trop favorable à la tyrannie pour qu'elle n'en profite pas toujours. »

Par ces déclarations, Rousseau lie le sort de la démocratie moderne à celui de l'anticléricalisme et du laïcisme. Protestant et subjectiviste, il veut bien admettre un christianisme purement individuel, purement intérieur, mais sans Eglise ni clergé, sans aucune relation avec le corps politique. Ce qu'il regrette, c'est la religion de la cité antique. C'est le paganisme, et il veut le ressusciter sous la forme d'une profession de foi purement civile.

Sur ce point-là au moins, Rousseau est, comme on dirait aujourd'hui, en avance sur son temps, dans cette séparation radicale qu'il institue entre l'Eglise et l'Etat, le politique et le religieux. Si ce n'est qu'il retourne une fois de plus à son modèle spartiate, ce qui ne serait guère du goût de nos consommateurs individualistes modernes.

Jean-Jacques fut toujours un être instable, inquiet, insatisfait, un déclassé, un déraciné, en réaction successive contre chaque milieu. Il n'a jamais connu la vie de famille : comment eût-il pu voir dans la famille la cellule sociale ? Il n'a connu que soi-même.

Il a tiré de son moi toute sa conception du monde, attitude foncièrement romantique, mais foncièrement insuffisante quand on veut recommencer à zéro la religion, la morale, l'éducation, la so-

ciété et la politique. Quand il est en contact avec les masses, il se sent individualiste, ce qui est une manière d'être aristocrate, sauf qu'être aristocrate c'est d'abord appartenir à une classe sociale ; quand il est avec l'aristocratie, ces gens du monde qui l'ont tant choyé, il se sent socialiste.

Son gouvernement idéal n'est même pas une démocratie, mais une aristocratie-démocratie comme la vieille Genève ; un souverain démocratique, un gouvernement aristocratique, en un mot, une aristocratie élective. « Il n'a jamais existé de vraie démocratie », écrit-il dans le *Contrat* ; et il n'y a en aura jamais. S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes. En tout cas une démocratie n'est possible que dans un pays minuscule : dix citoyens, au-delà, c'est trop.

Rousseau est un nationaliste, qui croit beaucoup plus à la patrie qu'à l'humanité. Ce qu'il reproche à la civilisation raffinée qu'il a vue à Paris, et à l'esprit universaliste du XVIII^e siècle, c'est d'affaiblir l'idée de patrie. Dans son article *Economie politique* rédigé pour l'*Encyclopédie*, il écrira : « Il semble que le sentiment de l'humanité s'évapore et s'affaiblisse en s'étendant à toute la terre. Il faut borner l'intérêt et la commiseration pour lui donner de l'activité. » Et ailleurs il écrit : « Tel philosophe aime l'humanité en général pour être dispensé d'aimer ses voisins. »

Un des griefs que dans le *Contrat* il lance aux chrétiens, c'est d'être non seulement de mauvais citoyens mais aussi de mauvais soldats. « Comme l'Evangile n'établit pas une religion nationale, toute guerre sacrée est impossible entre les chrétiens. » Ce qu'il préconise, c'est le soldat citoyen-laboureur, la milice, la nation armée. Encore une tra-

Année
Rousseau

dition helvétique sur laquelle il a greffé son admiration pour la phalange grecque et la légion romaine. Mais la nation armée, c'est un enfant de la révolution française.

Dégénéré théâtre

Sur le chapitre des arts, des sciences et des spectacles, il est intéressant d'observer, comme nous l'avons mentionné, la convergence de points de vue entre Rousseau, les Pères de l'Eglise et les Messieurs de Port-Royal. Bossuet, dans ses *Maximes et réflexions sur le théâtre*, coordonnera tous les écrits de ses devanciers et dégagera le sens enveloppé dans les admonestations des Pères, les canons des conciles et même dans les « beaux principes de quelques païens clairvoyants » comme Platon. La source du mal, pour Bossuet, c'est que le théâtre excite la concupiscence, nous livre en pâture à nos faiblesses, ces passions qu'on veut appeler délicates « mais dont le fond est grossier »,

« Jean-Jacques Rousseau », sculpture de Mars Vallett (Chambéry)



amour, ambition, héroïsme même, c'est-à-dire orgueil humain, concupiscence de la chair, dit l'apôtre saint Jean, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, laquelle concupiscence n'est point de Dieu mais du monde.

« Le théâtre est dangereux en ce point, dit Bossuet, qu'il ne plaît point s'il n'émeut, s'il n'intéresse le spectateur, s'il ne lui fait jouer aussi son personnage. » (Nous ne sommes pas sûr que ce mot de *concupiscence* soit compris de l'homme moyen contemporain, ni même de celui qui s'est institué son berger - le journaliste - et encore moins qu'il puisse traduire une quelconque réalité contemporaine, l'homme moderne n'étant plus traduisible en termes moraux, philosophique ou théologique, mais saisissable seulement dans la langue inconsistante qu'il s'est donnée : la psychologique.)

Pour écrire contre le théâtre, Bossuet et les Pères s'appuient sur le dogme de la nature déchue, dogme fondamental du christianisme, que Calvin et les docteurs du jansénisme avaient remis en lumière, avec toutes ses conséquences rebutantes pour la raison humaine, et qui, en dernière analyse, se résume dans l'antagonisme irréductible entre la morale selon l'Evangile et la morale selon le monde.¹ Dans les spectacles, tout est du monde et pour le monde. Ils sont par excellence l'œuvre du démon et avant que l'Eglise pût les approuver ou seulement les ramener au nombre des plaisirs indifférents ou « innocents », il lui faudrait ne plus connaître ni la tentation, ni la rédemption, ni la grâce, ni rien de ce qui est

1 • Les jésuites (ceux du XVII^e siècle), étant plus thomistes qu'augustiniens, pensaient, contrairement à leurs adversaires jansénistes, pouvoir éduquer par le théâtre et les arts.

l'essence de son enseignement sur le sens mystérieux et le but surnaturel de la vie humaine.

Rousseau ne cite ni Port-Royal ni Bossuet. Il donne même à entendre qu'il ne fait pas cause commune avec eux. Son point de départ, c'est l'excellence de la nature ; c'est son dogme à lui. Le vice, pour lui, n'est pas inhérent à l'homme : celui-ci le contracte en se déformant sous l'influence de la vie sociale, toute d'artifices. Civilisation, progrès, connaissances dans l'ordre de l'esprit, c'est décadence dans celui des mœurs... Rousseau n'a pas pour but de sauver des âmes mais d'éclairer la conduite du magistrat. La morale sociale, voilà son terrain. Il juge le théâtre par rapport à la société.

La société a-t-elle besoin de théâtre pour vivre ? Non. Laissons le théâtre à ces dégénérés qui prennent pour supériorité leur industrie à raffiner des plaisirs qui les épuisent, et dont on n'espère plus la guérison. Mais si, en contact d'une de ces sociétés perverses, il s'en trouve une autre (ainsi Genève) encore saine, mais déjà dépourvue de résistance, c'est alors au magistrat à tenir la porte fermée à l'importation du plaisir séduisant et pernicieux, de ne pas laisser éveiller un appétit qui ne s'apaiserait plus.

Rousseau rejoint donc à sa manière Platon, les Pères et les docteurs de Port-Royal dans leur condamnation des arts et des spectacles. L'Eglise les tolère comme elle tolère les sciences, comme elle tolère le péché dans son impuissance à le réprimer, n'étant pas tentée ou pressée comme les Anciens de fonder sur Terre une société idéale, purgée de tous les vices et parfaitement vertueuse. Puisqu'elle la réserve au Ciel et à ses élus et que son mystérieux royaume n'est pas de ce monde. Ce que Rousseau n'admet point.

Echec programmé

Malgré tout ce qui nous oppose à lui, nous ne pouvons nous défendre d'une certaine tendresse pour celui qui entreprit, après tant d'autres, de combattre les vices de son temps et de réformer les hommes. Tâche hélas ! toujours vouée à l'échec. Molière s'y était essayé par le théâtre, et Rousseau par la philosophie. Quelle humanité ont-ils engendrée ?

On a écrit des thèses sur eux, on va voir Molière pour se divertir. En ressort-on meilleur ? Alors à quoi sert le théâtre ? A quoi servent les arts ? Platon, allant jusqu'à voir dans « l'invention » de l'écriture la racine de tout mal, avait chassé les poètes de sa République. Rousseau n'eut pas à fonder de république, il en avait une sous la main, Genève, qu'il voulait préserver des corruptions de son voisin.

Quel est l'héritage de Jean-Jacques aujourd'hui ? L'homme a tellement dégénéré ! Que veulent dire pour lui les mots d'*art* ou de *spectacle* dans un monde où tout est spectacle ? Quels sens ont encore les termes de *mœurs*, de *vertu*, de *morale*, de *patrie* ? Nous n'en finissons pas de pleurer nos morts et de remplir notre cimetière. Quant aux sciences, ne sont-ce pas elles qui nous ont fabriqué le monde proprement infernal dans lequel nous gémissons ?

G. J.